A propos de l'écriture de « Archives Incandescentes – écrire entre la psychanalyse, l'Histoire et le politique[1] » par Simone Molina,

« Traumatisme de guerre, Histoire et écriture autour du trauma » :

Dans la préface du livre « Archives Incandescentes – écrire entre la psychanalyse, l'Histoire et le politique » on peut lire : « Pour chacun de nous, écrire à partir d'une pratique est un acte d'engagement puisqu'il s'agit toujours de faire récit non pas de ce que l'on connait mais de ce que l'on ne parvenait pas à penser ou énoncer jusqu'alors. Faire récit est le travail de l'historien à partir des faits, des archives, des témoignages, des images aussi[2] ».

Il en est de même pour le psychanalyste.

La psychanalyse ne se situe pas du côté du mental comme on l'imagine souvent. Une cure psychanalytique permet d'entendre un nouage – celui du corps parlant et des mots dont le sujet est traversé – afin que les traces actives dans l'inconscient prennent forme partageable. Cette forme peut être une parole énoncée, ou encore une parole en acte, qu'elle soit écrit poétique ou acte de création.

Un des symptômes majeurs du trauma est l'éclatement, un éparpillement, une incapacité à se recentrer, parfois un blanc de la pensée absolument impromptu, un affolement qui surgit…. Le corps est toujours concerné. Or, en psychanalyse, on n'agit pas contre le symptôme mais avec lui. On ne tente pas de le réduire mais on l'écoute, on l'accompagne pour rassembler les bouts épars afin d'inventer un présent fragilisé par ce Réel qui insiste. Qu'entendre par ce concept de « Réel » ? Il est, pour Jacques Lacan, cet impossible à dire, ce qui échappe à la symbolisation, ce qui surgit et face à quoi on demeure comme ensorcelé.

L'écoute analytique, qui autorise les *coqs à l'âne*, le surgissement de l'inconscient, permet de laisser émerger *ce qui court en dessous* et qui ne se révèle qu'à l'état de traces qui font symptôme. Pour la psychanalyse, ces traces apparentes ou parfois secrètes, prennent le nom de symptôme parce que le sujet

[1] Edition l'Harmattan, 2011.

[2] Voir la préface signée de Benjamin Stora : http://www.univ-paris13.fr/benjaminstora/prefaces-douvrages/280-simone-molina-archives-incandescentes-ecrire-entre-la-psychanalyse-lhistoire-et-le-politique-ed-lharmattan-novembre-2011-

en souffre et non parce qu'un autre les repèrent comme un comportement déviant par rapport à une norme sociale.

L'analyse est le seul lieu dans nos sociétés où une telle écoute – et donc une telle parole – est possible. En effet c'est l'offre de l'écoute qui permet la parole. Il ne s'agit pas d'une écoute inerte mais d'une écoute habitée par ce qui peuple l'univers psychique de l'analyste et avec quoi il accepte de prendre distance tout en le reconnaissant comme existant. C'est à cette condition que *ça suit son cours* du côté de l'analysant, parce que aussi du coté de l'analyste. Les passerelles allant de l'analysant à l'analyste se situent dans une dimension tierce : le transfert. Celui-ci n'appartient ni à l'un ni à l'autre, mais est un *entre deux* à quoi l'analyste se doit d'être attentif. De ce point de vue, il n'est donc de résistance que du côté de l'analyste. L'analysant suit son chemin, encombré de ce qui l'habite et que le symptôme cherche à dire, à condition que l'analyste prenne cette responsabilité de l'accueil de la parole et aussi d'une écoute risquée.

Devenir psychanalyste est donc probablement de l'ordre du symptôme. Un symptôme repéré comme tel, et qui lui permet de demeurer ouvert à la surprise, au tranchant qui vivifie sa pratique.

Faire de son symptôme le ferment même de son écriture, c'est ce à quoi s'engage Georges Perec dans « W ou le souvenir d'enfance » ou encore dans « La disparition ». Faire de son symptôme le ferment d'une écriture dont la forme et le fond pourraient, en se répondant, faire apparaître au lecteur les processus en jeu dans une analyse, peut être un projet de transmission de la psychanalyse, projet non orthodoxe mais vivifiant.

Pour un psychanalyste, comment donc, par le biais de l'écriture, faire entendre *ce qui suit son cours,* ce qui œuvre en dessous de ce qui est donné à voir dans le social, de ce qui est actif et *incandescent* au-delà des apparences ?

Aussi écrire un livre à partir du traumatisme, et à son propos, n'est pas sans effet pour l'analyste qui s'y confronte. Il y a dans l'écriture à propos du traumatisme de guerre deux moments qui se superposent ou s'intriquent : un temps illusoire où on dépose ce qui encombre, et un autre temps où on est confronté à ce qui pousse en soi et qui veut émerger. L'écriture alors permet de

penser, d'inventer une pensée. Car on n'écrit pas ce que l'on pense mais on découvre une pensée émergente parce qu'on écrit.

La psychanalyse comme la poésie et l'acte d'écriture ont cette fonction « d'écouter en soi ce qui se tait[3] » et qui cherche à prendre parole. Cette prise de parole peut se situer du côté du symptôme qui se manifeste dans le corps ou dans la production délirante, mais aussi du côté du rêve ou de la production artistique et intellectuelle. Mais quoiqu'il en soit, ce qui se transmet dans la poésie, dans l'écriture comme dans la cure analytique, ne peut s'originer que d'un lâcher-prise autant pour l'auteur que pour le lecteur, autant pour l'analysant que pour l'analyste.

Comment lâcher prise dans l'écriture afin que s'énonce une parole qui transmette quelque chose de ce qui œuvre dans l'inconscient ?

On sait en atelier d'écriture la force d'une consigne, qu'on nomme aussi « contrainte d'écriture » : Georges Perec a été celui des écrivains français d'après guerre qui a mathématiquement[4] inclus des contraintes d'écriture, s'appuyant sur le travail mené avec ses amis de l'Oulipo[5].

Dans un chapitre d'un ouvrage collectif[6] sur les Ateliers d'écriture, je dis ce que met en jeu la *contrainte d'écriture*. Celle-ci vient faire diversion afin que la conscience, occupée à la contrainte, laisse se déployer *l'Autre scène*[7]. Aussi envisager un dialogue entre forme et fond, comme dans un projet littéraire, implique d'abandonner les lissages codés qu'on retrouve dans un essai et d'accepter une autre logique d'élaboration d'une écriture qui pourrait parler du traumatisme et de l'éclatement psychique qu'il suppose, logique plus proche du mouvement psychique dans la cure. C'est donc accepter de faire vibrer dans un texte des temps différents : le temps subjectif et le temps social.

---

[3] « Ecrire, c'est se tenir à côté de ce qui se tait » peut-on lire dans le recueil « Pas Japonais » de Jean Louis Giovannoni

[4] Par exemple, « La Vie mode d'emploi », ou encore « La disparition » roman où n'apparait pas la lettre e.

[5] « Ouvroir de littérature potentielle » : groupe international de littéraires et de mathématiciens se définissant, selon Queneau, comme des « rats qui construisent eux-mêmes le labyrinthe dont ils se proposent de sortir. »

[6] Simone Molina, « *Psychanalyse et écriture » dans « Devenir animateur d'atelier d'écriture »* Editions Chroniques sociales, 2014.

[7] Autre nom donné par Freud à l'Inconscient

Le travail psychanalytique, et particulièrement celui qui concerne le traumatisme de guerre, mais aussi les recherches en sciences humaines, montrent que le temps psychique subjectif et la mémoire collective ne vont pas d'un même élan, d'un même pas : « Cette impossibilité de raconter – soit parce qu'on a été chassé de la condition humaine, soit parce que la culture ne veut pas l'entendre, produit une sorte de clivage de la mémoire » dit Boris Cyrulnik. Et Denis Pechanski[8] ajoute : « pour pouvoir construire une mémoire comme mémoire sociale, il faut qu'elle soit partagée par le collectif, il ne faut pas qu'elle soit constituée de mémoires éclatées individuellement. (…) il existe des conditions à la mise en récit mémoriel »

Ainsi, à mon avis, deux conditions sont nécessaires pour cette mise en récit :

Qu'un autre – un semblable (l'analyste) – accueille le symptôme et la souffrance qu'il contient, mais aussi que les responsables politiques soient prêts à officialiser *ce qui court en dessous* du côté de l'Histoire non dite. Si cette seconde condition n'est pas remplie, alors, il appartient à l'analyste de permettre au sujet une mise en perspective du symptôme avec les non-dits de l'Histoire traumatique. C'est à cette condition que l'analyse devient un acte créatif pour le celui dont l'histoire individuelle et familiale est prise dans les rets d'une Histoire catastrophique non reconnue officiellement.

Le travail des historiens, des écrivains, consiste à creuser dans ces refoulements sociaux afin qu'émerge collectivement une parole publique. Mais il appartient aussi aux analystes d'apporter leur part à ce travail de culture.

*

La méconnaissance de l'importance de l'Histoire par nombre d'analystes (la grande Histoire, *avec une grande hache* disait Georges Perec) vient en effet renchérir sur le refoulement et parfois valider le déni de certains analysants. Cette question est largement dépliée dans plusieurs chapitres du livre « Archives Incandescentes » : qu'en est-il de l'Histoire dans les cures de Sujets qui ont eu à faire à un trauma où le collectif, en tant que catastrophe dans le politique, est impliqué ? Je suis persuadée qu'il importe que les analystes soient concernés par l'Histoire, non pour la considérer comme une vérité infaillible,

[8] Boris Cyrulnik, entretien avec Denis Pechanski. Mémoire et traumatisme : l'individu et la fabrique des grands récits. Ina editions 2012

mais pour l'intégrer, avec ce qu'il en est des faits historiques avérés, comme un paramètre incontournable.

En effet, l'expérience de certaines cures m'indique que des sujets, pris dans les plis d'une Histoire catastrophique, la portent plus qu'ils ne peuvent et donc plus qu'ils ne devraient, car ils demeurent dans la méconnaissance de ce dont ils sont acteurs à leur corps défendant. Ceci vient sans doute valider en eux la croyance infantile dans une toute puissance qui n'aurait rien à faire avec la réalité commune, ou à l'inverse les plonger dans un abattement mortifère. Souvent, de cette Histoire, ils n'en ont reçu que des bribes, des fragments, par une transmission trans-générationnelle qui a œuvré sans que rien n'en soit symbolisé.

Ainsi le traumatisme, qui allie trauma individuel et trauma collectif, entraine t-il une glaciation de la transmission symbolique lorsque rien ne peut être partagé ni par la parole privée ni par le discours politique. C'est sans doute l'une de ses particularités. Et il en va de l'éthique du psychanalyste de prendre en compte cette dimension transgénérationnelle.

J'ai pu constater que, lorsque le discours politique valide ces éléments de l'histoire collective demeurée non dite – « silenciée » pour employer un terme apporté par le psychanalyste Jean Jacques Moscovitz à propos de la Shoa – alors un mouvement psychique se produit chez ceux pour qui une part d'eux mêmes est restée en souffrance, figée, glacée. Quelques dates pour ce qui concerne l'Histoire française :

- 1995 : Jacques Chirac, président de la République, reconnait l'implication de l'Etat Français sous le gouvernement du Maréchal Pétain à Vichy dans le génocide des juifs français et étrangers durant la seconde guerre mondiale.

- 1999 : Lionel Jospin, alors premier ministre, déclare officiellement que la Guerre d'Algérie était bien une guerre et non pas une « simple opération de police ».

- 2001 : Reconnaissance par Jacques Chirac de la dette de la France vis-à-vis des Harkis.

Dans tous les cas, les enfants se sont mis à questionner leurs parents, acteurs de cette période, et les parents se sont autorisés à raconter. Telle a été mon expérience d'analyste dans la suite de ces dates d'officialisation par le

discours politique. Les paroles sont advenues pour certains patients alors en cure, et par ailleurs on a pu noter dans le social une floraison d'ouvrages publiés, permettant d'élargir à d'autres une Histoire méconnue et désormais partageable. « C'est dire combien est essentielle la dimension historique et politique de tout parcours et, pour l'analyste celle de son écoute, si l'on entend par le mot *politique* la prise en compte du *vivre ensemble* dans ses diverses composantes, psychiques, familiales, sociales, culturelles, institutionnelles, etc[9]. »

[9]Préface signée par Benjamin Stora, Historien. http://www.univ-paris13.fr/benjaminstora/prefaces-douvrages/280-simone-molina-archives-incandescentes-ecrire-entre-la-psychanalyse-lhistoire-et-le-politique-ed-lharmattan-novembre-2011-